

Pauvreté et art sacré

Bernard XIBAUT



NUREMBEG (Allemagne), Frauenkirche

« Heureux les pauvres », disait Jésus. Comment articuler la préférence de Jésus pour les personnes économiquement faibles avec l'installation de décors souvent somptueux dans les églises ? Déjà, Judas s'était emporté contre la dépense que représentait le parfum dont une femme oignait les pieds de Jésus, mais ce dernier ne l'avait pas approuvé.

Depuis l'élection du pape François, le débat est en quelque sorte relancé. Alors que son prédécesseur n'hésitait pas à faire sortir des sacristies de Saint-Pierre quelques uns des plus riches ornements accumulés au cours des siècles, le nouveau pape se contente de chasubles très simples, répétant son choix d'une Église « humble et pauvre », selon une formule beaucoup utilisée au moment du concile Vatican II.

Il importe de conjuguer le souci d'une certaine pauvreté, que le culte chrétien doit manifester pour ne pas contredire le message qu'il y fait retentir, avec d'autres principes. Il y a d'abord une nécessité de proportionnalité : le « niveau de richesse » des églises doit être en rapport avec celui de la population qui la fréquente : que signifierait un édifice misérable au milieu d'un quartier de villas cossues ? On pourrait alors reprendre les paroles du roi David, qui s'en voulait d'habiter un palais tandis que l'Arche du Seigneur était abritée sous une simple tente ! Construire un édifice luxueux pour une population réduite aux bidonvilles peut, en revanche, légitimement poser question.

Vient cependant aussi en considération un principe que l'on pourrait nommer « la folie de la gratuité ». Notre réponse à la folie de l'amour de Dieu ne peut s'enfermer totalement dans un cadre raisonnable : le chrétien doit aussi être capable de « coups de cœur ». Or, la construction d'une belle église par une population modeste peut s'apparenter à un coup de cœur.

Songeons au curé d'Ars, ce curé qui ne payait pas de mine, avec sa soutane rapiécée et son style de vie d'une grande frugalité. Pourtant, lorsqu'il allait dans les magasins spécialisés de Lyon, il voulait « ce qu'il y a de plus beau » pour son église, car, disait-il, « rien n'est trop beau pour Dieu ».

Au nom de ce principe, nos ancêtres dans la foi se sont souvent privés pour construire d'extraordinaires cathédrales et les décorer d'œuvres d'art merveilleuses. Nous qui héritons d'un tel patrimoine, nous avons la responsabilité de l'entretenir. Par ailleurs, il faut l'adapter aux exigences contemporaines de la liturgie en respectant, si possible, un même niveau de qualité et de beauté. On a vu trop longtemps, dans certaines églises, des autels provisoires en contreplaqué disposés devant de magnifiques maîtres-autels en marbre : ne nous étonnons pas de la réaction de certains visiteurs, qui en ont déduit que les croyants d'aujourd'hui n'étaient vraiment pas à la hauteur de leurs devanciers.